



BENJAMIN CARTERET

PERSÉPHONE

ROMAN


CHARLESTON

BENJAMIN CARTERET

PERSÉPHONE

Dans la monarchie divine de Ciel et l'Ordre de Zeus, Koré, jeune déesse sans pouvoir, grandit à l'ombre de sa puissante famille. C'est loin de l'Olympe, auprès des mortels à qui sa mère Déméter enseigne l'agriculture, que son pouvoir se révèle enfin. Koré devient Printemps, Feu de Terre, et l'héritière d'une lignée de déesses gardiennes de l'ordre ancestral. Mais aux prémices de ces changements Koré se fait enlever et devient captive dans le royaume des morts. Tandis que l'amour éclôt dans les ténèbres, sur Terre, l'hiver de Déméter endeuillée succède pour la première fois au printemps. La famine qu'elle libère menace la race des hommes et, par là, celle des dieux. Partout, la mère cherche sa fille perdue mais Koré n'existe plus. Dans le cœur de Terre naît Perséphone.

À travers un premier roman envoûtant, Benjamin Carteret donne une voix à Perséphone et Déméter pour nous offrir une nouvelle lecture féministe de ce mythe qui résonne avec notre monde contemporain.

ISBN : 978-2-38529-177-8



9 782385 291778

21 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Couverture et illustration
© Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

PERSÉPHONE

Les citations en exergue du livre sont tirées des ouvrages suivants :
Henri Bauchau, *Journal d'Antigone 1989-1997*, © Éditions Actes Sud,
1999

Denis Diderot, *Le rêve de d'Alembert*, 1830

Perséphone © by Benjamin Carteret, 2024
By agreement with Pontas Literary & Film Agency.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-38529-177-8

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Benjamin Carteret

PERSÉPHONE

Roman



« Descendre jusqu'au chaos primordial
et s'y sentir chez soi. »

Georges Braque

« Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes...
Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le Tout. »

Denis Diderot

*À Théotime
Et à toutes mes déesses.*

I – ΚΑΛΛΙΓΕΝΕΪΑ

καλλιγένεια

QUI ENGENDRE LE BEAU

KORÉ

JE SUIS VENUE AU MONDE sur une terre ravagée. Mon père, Zeus Fracas de Foudre, allié à ses frères et sœurs, venait de remporter une guerre de plus de dix ans qui les opposait à leurs propres parents. Cet affrontement avait fait replonger le monde dans le chaos le plus total. Je vois encore dans les yeux traumatisés de ma mère, sa propre grand-mère, Terre, s'ouvrir dans un râle assourdissant, emportant avec elle les Titans vaincus. Lorsque j'étais enfant, elle se réveillait en sursaut, la nuit, le front couvert de sueur. Son esprit résonnait encore des hurlements de mes oncles et tantes éventrant Gaïa vomissant feu et lave dans la nuit noire. Dans ces temps perturbés, il n'y avait plus de limites. Ciel, Ouranos, strié d'éclairs, se confondait avec les bouillonnements de la mer déchaînée et les tremblements furieux de Terre, dans un vacarme inimaginable, champ de bataille de deux générations de dieux s'affrontant pour le pouvoir. Les Titans vaincus, qui jusque-là régnaient sur le monde, avaient été précipités dans les entrailles de leur mère, aux confins

d'une faille immense et brumeuse appelée Tartare, prison de bronze aux murs inviolables. Mon père, qui avait mené la guerre des jeunes dieux contre les anciens, avait alors partagé leurs royaumes et privilèges entre ses frères et sœurs. Ceux-ci lui demandèrent en retour de les gouverner. Tirant au sort, il obtint la foudre et la souveraineté sur Ciel. À ses frères, Poséidon et Hadès, échurent respectivement le trident et le casque de la kunée, symboles des royaumes de la mer et du monde souterrain. À eux trois, ils gouvernaient ainsi toutes les strates du monde. À ma tendre mère Déméter, née comme lui de Kronos et de Rhéa, Zeus offrit une couronne d'épis de blé tressés afin qu'elle panse les blessures de Terre et fasse revenir la fertilité en son sein. Il les installa ensuite au sommet de la plus haute montagne de Thessalie, le mont Olympe, au cœur et au-dessus des foules mortelles de la région qui, par les rites sacrés et les sacrifices fumants, nous nourrissent, nous, les dieux.

C'est là que j'ai en partie grandi avec mes frères et sœurs. Enfant, j'adorais ce lieu. Nous pouvions tous jouer librement, nager dans les sources d'Olympe, revêtir les plus beaux vêtements et vivre dans la lumière éternelle au-dessus des nuages. Pourtant, d'aussi loin que je m'en souviens, ma mère a toujours eu ce lieu en horreur. Nous y résidions donc très peu. Nous passions le plus clair de notre temps dans notre palais des plaines que Déméter Mère du Grain rend riches et fertiles. Au plus près des mangeurs de pain.

Koré était alors mon nom. « La jeune fille », c'est ainsi que m'avaient surnommée les mortels lorsque ma mère et moi nous présentâmes à eux la première fois, sous la forme d'une femme et de son enfant – voyageuses sans racines.

Mon père, Zeus Maître des Nuages, avait investi ma mère d'une mission : nous avons dû quitter l'Olympe dès le lendemain pour que Déméter aille enseigner l'agriculture aux humains. Elle n'avait évidemment pu discuter cette injonction royale et, obéissante, m'avait emmenée avec elle. Je n'étais pas plus haute qu'un buisson de romarin. Il fallut tout abandonner sans savoir quand je reviendrais auprès de ma famille. Plus de belles robes ni de sœurs et de frères pour jouer. Du jour au lendemain, tout ce qui constituait ma vie m'avait été enlevé.

Je n'avais connu jusqu'alors que les fastes de la cour de Zeus, l'alanguissement des dieux, l'or, l'ambrosie, l'abondance et les corps parfaits des Immortels. Je quittai les jardins luxuriants d'Olympe, la richesse infinie de nos palais, pour découvrir des steppes d'une pauvreté sans pareille, où rien n'avait jamais poussé et où les mortels se battaient pour des racines ou pour une chèvre.

Le choc fut terrible. Et Zeus avait été très clair : nous devons rester en terres mortelles, seules, ma mère et moi, pour vivre parmi les humains, comme les humains, en prenant leur apparence pour mieux les instruire de l'agriculture. Un exil. Voilà ce que c'était.

C'est à cette époque que j'ai commencé à distinguer les leviers de pouvoir et de jalousies qui se jouent dans ma famille. Ma tante, Héra, épouse de Zeus et reine des dieux, n'avait jamais pardonné à Déméter d'avoir ouvert sa couche à leur frère juste avant leur mariage. Elle ne m'avait jamais aimée, moi, le symbole vivant de la tromperie de son époux ; et me voir m'amuser dans les rues d'Olympe avec ses enfants légitimes lui était insupportable. Notre mission au bout du monde avait été savamment orchestrée pour nous éloigner de la cour.

Elle coïncidait aussi à un moment où Déméter à la Belle Couronne souhaitait ardemment faire ses preuves vis-à-vis de notre famille, elle qui avait patiemment attendu que Zeus lui donne le signal pour, enfin, faire la démonstration de sa puissance. Cela, je ne l'ai compris que bien plus tard.

C'est dans les grandes plaines de l'Est que le travail de ma mère a donc commencé, il y a déjà si longtemps. Avant elle, tout n'était que désert.

— Ici... Ici cela prendra, avait-elle déclaré lorsque nous avons foulé ces terres le premier jour.

— Comment le sais-tu, Mère ? avais-je demandé d'une voix hésitante.

Je lui tenais la main si fort, de peur qu'elle ne me lâche, que nous sourions encore avec nostalgie des années plus tard à la simple évocation de ce souvenir. Rien autour de moi n'était familier. L'inconnu avait alors le visage de ces montagnes mouvantes de sable et de roches qui, encore aujourd'hui, m'effraient.

— Regarde bien autour de toi, avait répondu ma mère.

Sur une petite colline, dernier sursaut au pied d'un massif montagneux que les humains appelleraient plus tard Zagros, nous étions seules et dominions de quelques mètres une large plaine qui s'étendait à perte de vue.

— Le sol est bon et l'eau est proche. Vois-tu ces fleuves au loin ? avait-elle demandé en se baissant à ma hauteur, tendant son bras magnifique et blanc au bout duquel un doigt délicat pointait vers l'horizon.

Je hochais la tête en la gardant baissée sans même daigner regarder, toute mon attention tournée vers mes sandales tressées de fils d'or salies par la marche.

— Il sera aisé de dévier l'eau pour irriguer la terre, continua-t-elle, sans relever mon manque d'intérêt. Sens l'air chaud caresser tes joues, Koré.

Une brise douce aux parfums de sable cuit au soleil était venue rouler sur ma peau. La voix de ma tendre mère avait arrêté le temps à cet instant même. J'entends encore le silence qui avait suivi ses paroles et revois son regard immobile accroché à l'horizon.

Déméter ne regardait pas le même paysage désolé que mes yeux remplis de peur filtraient à mon esprit. Son imagination, source de tous les pouvoirs, lui faisait déjà voir la plaine irriguée, fertile et verdoyante que ces steppes allaient devenir à son contact. Sa vision était palpable, devant elle, à ce moment précis et me happa au passage dans le même élan. J'avais regardé à mon tour la plaine rougeoyante des derniers feux que soufflaient au loin les coursiers d'Hélios en laissant mon esprit y galoper librement. Les terres s'étaient alors colorées et j'avais vu, comme elle, des champs se dessiner devant mes yeux.

*

Au contact des premières tribus, je ressentis un immense dégoût face aux chairs pendantes, malades, puantes et ravinées des mortels. Lors de nos nombreuses rencontres avec eux, alors que, terrifiée, j'amorçais systématiquement un mouvement de recul pour me placer derrière ma mère, sa main, fermement ancrée à mon épaule, m'intimait de rester à ses côtés.

Était-ce cela, les humains dont nous parlions tant ? Ces viandes mouvantes, urinantes, déféquantes, transpirantes et à la langue si rustre ? C'était à ces monstres mal dégrossis et indignes que ma sublime mère, si grande, si noble, devait enseigner son savoir ?

Les premiers temps furent très difficiles. Je n'arrivais pas à m'habituer à la proximité avec les mortels. Je sentais l'odeur putride de leur condition sillonner derrière eux à chacun de leurs passages et je ne pouvais retenir les haut-le-cœur qui me prenaient lorsque, après avoir marché dans les steppes, nous arrivions à des campements de nomades auprès desquels nous demandions de rester quelques jours en feignant d'avoir besoin de reprendre des forces.

Je voulais à tout prix revenir sur l'Olympe, demeurer auprès de ma famille que l'âge et la laideur épargnent. Mais seuls les dieux en pleine maîtrise de leurs pouvoirs peuvent prononcer les paroles qui font traverser l'air. Je n'en étais pas capable et restais donc clouée au sol, calfeutrée dans notre tente tout le jour, entendant au loin les bêlements de ceux qui ne me semblaient pas si différents des chèvres qu'ils ne faisaient alors que chasser.

Ainsi, je ne vis pas les premiers échanges de Déméter, transformée en pauvre voyageuse, avec les tribus. Je jouais, seule, avec les quelques poupées que ma mère m'avait permis d'emporter, en la maudissant de m'avoir prise avec elle dans ces régions si indignes de nous.

À la nuit tombée, je la regardais revenir dans notre tente, fière, animée d'une lueur qui trahissait son excitation. Une lumière de déesse qu'elle ne pouvait contenir, une joie débordante à laquelle je me fermais hermétiquement, bien décidée à lui faire comprendre que je ne voulais pas partager son entrain.

Chaque soir, elle s'adonnait au même rituel. Reprenant son apparence de déesse à l'abri des regards dans notre demeure de fortune, elle redevenait la grande et puissante Déméter. Malgré mon entêtement, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer. Son corps, comme sculpté

dans l'or des moissons, irradiait la noble chaleur des nôtres. Elle rabattait alors les couvertures étalées sous nos pieds, relevait son vêtement immaculé et se mettait à genoux en psalmodiant des formules incompréhensibles. Même la poussière n'osait pas s'accrocher à sa divine peau. Les paumes de ses mains aux fins poignets tournées vers la terre, elle penchait son corps lumineux jusqu'à ce que les épis de blé délicatement tressés dans ses cheveux blonds touchent le sol. Déméter à la Belle Couronne priait.

Je l'entends encore marmonner pour chercher les mots de pouvoir enfouis dans son élément. Car le chant de Terre est en réalité, comme je l'appris en grandissant, un chant *en* Terre. Les mots, semés, plantés, enfouis, doivent être reconnus, saisis et égrenés pour libérer leurs forces singulières.

Je ne comprenais pas ce qu'elle disait ; ce n'était pas le langage des dieux, que je parlais, ni celui des mortels des plaines. Non... Ma mère murmurait des formules d'un autre âge qu'un jour, moi aussi, j'allais maîtriser : la langue de Terre.

— Grande Mère, puissante, fertile. Toi la plus puissante des déesses, crainte des dieux eux-mêmes. Terre-Mère meurtrie, étouffée par ton propre enfant et époux, je me tourne vers toi. Entends la voix de ta fille aimante, sens la chaleur de ses mains qui te caressent. Source de toute vie, Terre à la Large Poitrine, je me présente à toi ce soir avec respect et humilité car je ne peux y arriver sans toi.

Déméter adressait sa prière à Gaïa, Terre originelle. Elle répétait ensuite, en langage de Ciel, afin que je comprenne. Je ne voyais pas que cette traduction m'était destinée. Déméter essayait de m'impliquer et de combattre mon dédain de toutes les manières.

Lorsque la voix profonde de la Mère des mères lui répondit enfin, tout son magnifique corps se mit à trembler d'émotion. Déméter est, avec ma grand-mère Rhéa, la seule déesse à pouvoir s'adresser ainsi à la Mère des mères. Là est le privilège immense et inaliénable des Gardiennes de Terre. La voix caverneuse de celle qui a enfanté toutes choses résonna des entrailles du monde en remontant dans le corps de Déméter tel le souffle d'un volcan. Ma mère planta ses mains dans le sol en serrant la poussière très fort entre ses phalanges, la pénétrant de ses doigts-racines. Devant cette scène, je frémis comme une feuille à la merci du vent.

Déméter implora le pardon de Gaïa car elle allait enseigner aux hommes à la creuser, à la travailler, à la blesser davantage. Ce fut la première fois, je crois, que je vis une larme couler du mont délicat de sa joue. Le diamant de lumière liquide qui avait roulé sur sa peau d'or plongea dans le sol et libéra une onde de cercles concentriques à sa surface, comme une pierre lancée dans le miroir d'un lac endormi. Déméter promit à Gaïa de toujours l'honorer, de la protéger et de la faire respecter. De l'autre côté, la Grande Mère tendit ses bras vers elle pour recueillir sa larme de dévotion et la remercier.

Un autre soir, alors que je la regardais, prise dans ses transports, j'entendis moi aussi la voix de mon aïeule. J'étais en train de les écouter tapie dans ma couche près du feu, quand je compris que la voix de la Grande Mère ne résonnait pas seulement dans l'espace de notre tente mais aussi dans ma propre tête, dans mon cœur, dans mon corps tout entier et dans celui de ma mère non loin, au même moment. Gaïa s'adressait à ses filles, toutes ses filles, sans les distinguer.

J'étais une enfant et, mes pouvoirs ne s'étant pas encore manifestés, je ne pouvais revendiquer de

domaine ni obtenir de royaume. Je n'avais donc pas de place véritable parmi les Olympiens. Déméter à la Belle Couronne vit rapidement que la langue de Terre me traversait aussi et prit ce signe encourageant comme une première étape vers ma révélation, soulagée de voir que, comme elle, Terre était mon élément. Après tout, Zeus était mon père et j'aurais pu, comme mes autres frères et sœurs, balancer aisément du côté de Ciel.

C'est cette langue, la langue de Ciel, que le roi avait instaurée comme langue officielle des dieux à la suite de la guerre. Elle était donc devenue aussi le vecteur de leurs pouvoirs. Ceux qui parlent Ciel et qui cueillent les mots de pouvoirs aériens dans le firmament étoilé ou les vastes contrées éthérées, tiennent là leur pouvoir. La langue ancestrale de Terre, qui jusqu'ici avait tenu une place égale, avait été totalement remplacée, puis interdite, lors de l'avènement de Zeus, réduisant ses pratiquants.

— Les dieux, m'apprit Déméter à la suite d'une de nos séances avec Gaïa, ne peuvent parler plusieurs langues comme les Titans avant eux. C'est ce qui les a éparpillés. Si les langues de pouvoir avaient continué à se répandre de manière concomitante, l'Ordre n'aurait pu instaurer sa paix et son équilibre.

La langue de Terre avait donc été oubliée... Mais afin qu'elle ne disparaisse pas définitivement, et avec elle leurs pouvoirs, Gaïa, Rhéa et Déméter avaient continué à la pratiquer en secret.

Ma mère m'expliqua que l'apprentissage de la langue était intimement lié à la découverte de l'énergie de Terre, le Grand Tout, qu'il fallait que j'apprenne à sentir et laisse m'emporter.

— Chaque être vivant foulant Terre appartient au Grand Tout, large, sans frontières, accueillant et

protecteur, que les bras tendus de Gaïa ouvrent. Ce Tout, nous nous confondons toutes les deux en lui, en elle, toutes les quatre avec Rhéa, lorsque nous nous laissons emporter par le chant de Terre.

Afin que mon pouvoir puisse éclore et que je légitime ma place au sein des Immortels, Déméter se mit à m'inviter à chacun de ses échanges avec Gaïa. Elle restait cependant ferme : je devais continuer à parler Ciel afin que les deux langues communiquent, se fondent et que les pouvoirs de l'une puissent être utilisés dans le contexte de l'autre. C'est ce qu'elle-même était parvenue à faire.

Gaïa continua à me parler. Avec Déméter, d'abord. Puis seule. Déméter n'en savait rien et continuait d'échanger avec elle sans se rendre compte qu'au même moment, Gaïa me parlait à moi aussi, distinctement.

J'écoutais mon aïeule, troublée par ce double discours et appris à en distinguer les mots, à les ressentir pour mieux les comprendre. Elle vint aussi murmurer à mon esprit, en plein jour ou dans mon sommeil, sans prévenir. Les mots de pouvoir, les phrases créatives qui montaient en moi par capillarité du sol, me renforcèrent un peu plus chaque jour.

*

Tout en ouvrant mon cœur à Terre, en apprenant à l'écouter et à parler sa langue, je commençais à sortir timidement de la tente où nous logions, ma mère et moi. La poitrine gonflée, je détournais cependant encore la tête afin de ne pas croiser les regards des mortels.

— N'oublie jamais, Koré, que ce sont eux qui doivent te craindre et hésiter à te regarder dans les yeux, me dit ma mère, un soir. Tu es une déesse, une princesse, tu

leur es supérieure en tout. Cela ne veut pas pour autant dire que tu dois les mépriser. Seulement, ne recule pas. Avance vers eux, que ta lumière impose le respect.

— En guenilles, dépouillées de nos richesses, nous n'avons rien qui puisse inspirer le respect et la grandeur ! lui répondis-je, à bout de nerfs.

— Ta grandeur se manifeste par tes actes et tes mots, ma fille ! me dit-elle avec un regard dur, perdant patience à son tour. Non pas par ce que tu portes. Ce que tu crées, ce que tu dis et comment tu utilises ce qui t'a été donné à ta naissance, voilà ce qui fait de toi une grande déesse. Si je m'arrêtais à ce que tu viens de dire à l'instant, je n'aurais que peu d'estime pour toi.

Ses mots eurent l'effet d'une gifle. Je restai sans voix devant cette déesse à la fois aimée et crainte qui rayonnait au centre de notre tente. Après un long silence, Déméter ajouta, sans même me regarder :

— Je dois aller sur l'Olympe. Zeus m'a convoquée afin que je lui fasse état de mes avancées. Tu resteras ici, « en guenilles », et tu surveilleras nos travaux. Cela te donnera l'occasion de réfléchir à ce que je viens de te dire.

Je pleurai si fort après son départ, après avoir vu dans ses yeux d'ambre la froideur du regard qu'elle portait habituellement à mes autres frères et sœurs que, cherchant à me rassurer, je serrai les poings en les enfonçant à mon tour en Terre. J'implorai moi aussi Gaïa, et ma mère, dans un même élan confus. Gaïa ne vint pas. Comment aurais-je pu l'appeler et entendre sa voix dans cet état ? Quelqu'un d'autre me répondit.

— Séchez vos larmes, princesse, fleur délicate parmi les fleurs.

— Qui est-ce ? Qui est là ? Grande Mère, est-ce toi ?

— Devant vous, princesse. Non, de ce côté-ci. Oui, là. C'est moi qui m'adresse à vous. Je ne suis qu'une simple fleur.

Une tige haute non loin de moi exhibait à son bout une sphère parfaite de minuscules fleurs blanches rassemblées en ombelle. *Une lune de fleurs*, pensai-je en calmant ma respiration. Elles parlaient toutes de concert, d'une même voix timide. Je m'avançai et, en faisant attention à ne pas l'arracher de sa tige, je pris l'astre fleuri dans la paume de mes deux mains jointes en approchant mon oreille.

— Ne soyez pas triste, princesse Koré. Déméter à la Belle Couronne a parlé de sa voix de mère. Si vous me le permettez... Un jour sûrement vous comprendrez ses paroles.

— Je regrette de m'être emportée, j'aimerais le lui dire mais il est trop tard.

— Votre mère ne vous a pas abandonnée, princesse.

— Comment peux-tu le savoir ? Tu n'es qu'une fleur.

— Peut-être, mais je le sais. Comme je sais qu'un bourgeon ne peut renier sa tige, ses racines, son bulbe. Ou comme le bulbe, les racines et la tige sont amputés d'un morceau d'eux lorsqu'on vient cueillir la fleur à leur extrémité.

— Je ne comprends pas.

— La reine Déméter vous aime, noble Koré. Elle va revenir. Il y a des moments où une mère, pour éduquer sa fille, doit se marcher sur le cœur.

— Ce que tu dis est ridicule. La nuit arrive, je vais rentrer.

— Alors, si vous l'autorisez, je vais moi aussi fermer mes pétales.

— Vas-y.

— À bientôt, reine des fleurs.

Et les petits pétales blancs se fermèrent comme des paupières, alors que dans le ciel parme s'élevait une demi-lune opalescente.

DÉMÉTER

ALORS QUE JE FRANCHISSAIS les portes de la ville des dieux, mes pensées étaient encore auprès de ma fille. Je ne pouvais m'empêcher de me demander : *Pourquoi, par tous les dieux, reste-t-elle accrochée à ses habitudes d'Olympienne et son pouvoir n'apparaît-il pas ?* Je sentais son lien avec Terre, je sentais sa présence lors de mes prières à la Grande Mère. Pourquoi ne s'était-elle toujours pas révélée ? Apollon était sorti du ventre de Létéo en exigeant son arc et sa lyre, en revendiquant son empire ! Pourquoi pas ma fille ? Il ne lui manquait qu'une chose : être assez sûre d'elle pour se saisir de son domaine. Pour le proclamer.

C'est par la parole que les dieux revendiquent leurs royaumes, jurent pour l'éternité, maudissent, promettent, créent et font démonstration de leurs pouvoirs. Ce que nous disons devient. Koré était donc encore muette et son silence m'inquiétait chaque jour un peu plus. *Sois patiente, sois patiente*, entendais-je Gaïa murmurer au fond de moi.

Si je regrettais la froideur de notre échange, je savais que j'avais eu raison d'avoir été ferme. Koré allait se découvrir, elle allait se développer dans notre élément et trouver son pouvoir dans la réalité terrestre et humble des plaines. Mon choix de l'emmener avec moi au bout du monde avait été le bon. Là-haut, ils n'auraient fait d'elle qu'une bouchée.

J'avais volé entre les monts escarpés pour arriver sur la terrasse entourée de précipices où se trouve la grande porte du fief des dieux. C'est là que les Heures gardent l'entrée de la ville des Immortels et du vaste ciel, cachée derrière des nuées épaisses qu'elles seules peuvent pousser. Eunomia, Diké et Eirênê me saluèrent et, après avoir dissipé les brumes, m'ouvrirent la porte de la ville.

Olympe de marbre, de bronze et d'or irradiait de lumière. Les surfaces lisses et brillantes des palais renvoyaient partout les reflets des Immortels dans un jeu de miroirs et de diffractions. La ville avait été étudiée pour magnifier ses hôtes et les démultiplier à l'infini. Tout ici était fait pour voir et être vu ; même lorsqu'un dieu se trouvait à distance, derrière un temple ou à la limite de la ville, près des bois sacrés. Les architectures réfléchissantes trahissaient, par le prisme de leurs angles savamment étudiés, ce qui pouvait se passer à des centaines de mètres. Les corps et les ombres, si tant est qu'il pût y avoir une ombre ici, étaient annoncés bien avant qu'on les découvrit et les derniers rayons du soleil se perdaient encore dans les rues d'Olympe lorsque le dieu flamboyant réapparaissait sur son char à l'horizon du nouveau jour.

Zeus avait éloigné Nuit à l'autre bout du monde, dans le royaume d'Hadès, notre frère, en comptant bien vivre dans la lumière éternelle, là où ses yeux pouvaient